Pierre Beer

La vérité sur les femmes

Stock

1283185

LA VÉRITÉ SUR LES FEMMES

8°R
102423

39

Pierre Beer

ACN=722906

La vérité sur les femmes

Stock

DL-17061991-18117

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1991, Éditions Stock.

« Qui donc a dit qu'il était plus facile de mourir pour la femme qu'on aime que de vivre avec elle ? »

André Maurois.

J'ai choisi de vivre avec elles. Ce livre est un aperçu des femmes, volontairement biaisé parce qu'il ne s'agit que des quelques-unes que j'ai rencontrées.

Toutes les femmes ne sont pas figurées dans ces portraits. Je le sais, mais je ne fréquente que celles de mon milieu. Être journaliste, porter des mocassins à pompons et des vestes en cachemire limite terriblement le champ d'investigation.

On peut aimer une pauvre, mais cela doit être exceptionnel, sinon, c'est du masochisme. Avoir un père alcoolique et un soutien-gorge gris à force de lavages répétés, dont le tissu bâille entre les seins, est également tragique car, si la première particularité peut inspirer la tendresse, la seconde assassine le désir. Surtout que, dans ces milieux-là, on enlève difficilement son soutien-gorge.

Je n'ai pas parlé des femmes que je n'ai pas connues. Mais j'ai le temps. Ce livre n'est que le

premier tome d'une longue série. Je compte bien ne pas m'arrêter en chemin.

Et si tout va mal, je compte téléphoner à M^e^ Violette Gorny[1].

1. Avocat spécialisé dans les divorces. A écrit *Le Nouveau Divorce,* Hachette.

Sommaire

Les bavardes 13
Les carriéristes 23
Les futures divorcées 35
Les étrangères 45
Les femmes entretenues 59
Les femmes fidèles 71
Les femmes infidèles 83
Les copines 97
Les sportives 109
Les Juives (sépharades) 121
Les babas-cool 131
Les menteuses 143
Les mondaines 153
Les NAP (Neuilly-Auteuil-Passy) 165
Les désœuvrées 179
Les professeurs de piano 189
Les femmes de présidents 201
Les intellectuelles 213
Les secrétaires 225
Les tueuses 239
Les filles beaucoup trop jeunes 249
Les pauvres 261
Les rousses 273
Les laides 281
Ma femme avant parution 291

Les bavardes

« Il y a mille inventions pour faire parler les femmes, mais pas une pour les faire taire. »

Guillaume Bouchet.

Si l'homme descend du singe, la femme descend du perroquet. Elle en a le plumage et surtout le discours.

Les femmes abusent de tout ce qu'on leur donne. Or, comme la parole est gratuite...

Dès leur plus jeune âge, elles apprennent à parler en respirant. C'est un entraînement difficile auquel elles s'astreignent chaque jour. On peut interrompre un homme à l'instant où le souffle lui manque ; c'est impossible avec une femme. Elle peut tout faire en parlant — même l'amour.

Cependant, c'est un des rares moments où elle sait aussi écouter : cela peut servir. Les hommes se confient volontiers sur l'oreiller. Pour excuser une faiblesse, une fatigue, ils n'hésitent pas à dévoiler leurs plus grands secrets, persuadés qu'une femme qui se donne devient automatiquement leur propriété ; qu'elle ne le fait que par amour pour eux et que cet amour sera éternel. On ne se méfie pas de l'être qui vous aime.

La bavarde devient éponge, absorbe, jure le secret et, dès qu'elle est seule, se précipite sur le téléphone. Les histoires font le tour des combinés de la ville, se répètent dans les dîners, se promènent dans les salons de coiffure et, très vite, chacun connaît, bien sûr secrètement, la vie des autres. Les femmes passent leur temps à commettre ainsi des délits d'initiés.

« Tu as une nouvelle maîtresse ? me demanda un jour un ami.

— Mais non.

— Cachottier ! Je sais tout.

— Enfin, tu plaisantes. Dis-moi qui ?

— Jeanne G. Elle l'a avoué à une amie de ma femme, qui le lui a répété.

— Mais tu es fou ! Je dîne avec elle demain pour la première fois. Je la connais à peine. »

Jeanne avait anticipé, voulant être la première à le raconter. Sans doute est-ce en partie pour cela que, le lendemain, elle me céda en effet.

Les bavardes ont une prime à la nouveauté. Une information inédite vaut beaucoup plus de points que du réchauffé. On ne raconte pas les secrets du mois dernier ; cela devient insipide, voire indiscret.

J'avais justement rencontré Jeanne lors d'une soirée au cours de laquelle elle évoquait une liaison connue. La maîtresse de maison l'interrompit d'une voix offusquée :

« Je vous en prie, chère amie. Nous le savons tous et il est préférable que ces incartades ne soient pas mises sur la place publique. »

Je ris en mon for intérieur car je savais que Jeanne, ma voisine ce soir-là, était alors la maîtresse du mari de notre hôtesse. Elle semblait fort en colère d'être ainsi rabrouée. Elle se tourna vers moi et me dit d'une voix furieuse :

« Si je lui racontais que son mari a passé l'après-midi avec moi, est-ce qu'elle trouverait cela plus drôle ? »

Je regardai autour de moi avec effroi. Personne heureusement n'avait entendu. Je compris cependant que ma voisine ferait tout pour que sa liaison devînt publique. Ce serait sa façon de se venger.

Les femmes adorent se venger ; elles le font toujours avec des mots, et souvent au-dessous de la ceinture, sachant révéler le détail assassin.

Dans la vie d'un homme, il est essentiel de satisfaire ses premières maîtresses. Leurs appréciations ont le pouvoir de faire échouer ou réussir une carrière amoureuse. Une fois passé le test, l'amant est tranquille car même si, ensuite, il lui arrive d'être moins brillant, les déçues n'oseront pas parler. Elles auraient trop peur que des méchantes racontent que c'est leur faute.

Jeanne, le premier matin, me réveilla à 6 heures avec le fameux : « Tu dors ? » Dès que j'eus répondu imprudemment non, avec tendresse parce que c'était notre premier matin, elle démarra, enflant le ton dès qu'elle sentait

que je me rendormais. Entendre l'histoire de sa famille alors que le soleil n'était pas même levé, qu'il faisait froid dehors et chaud dans mon rêve, c'était très dur.

« Tu sais, dormir est un gaspillage. Et puis, c'est si important de se parler, de se connaître, de rattraper le temps perdu », me dit-elle, accoudée, la tête appuyée sur une main, me surveillant pendant que le flot intarissable noyait mon cerveau embrumé.

Jeanne devait avoir des années de retard. Depuis longtemps, son droit de parole était épuisé, mais elle continuait son babil incessant, envers et contre tous. Il était impossible de l'interrompre.

Pendant les instants les plus délicieux, Jeanne réussissait à me raconter sa journée. Et quand je lui murmurais la question que tous les hommes posent après l'amour, le sempiternel : « C'était bon ? » qui attend toujours la même confirmation rassurante, elle répondait :

« Un après-midi épatant. Nous avons fait des courses. Je voudrais que tu voies ce tee-shirt. Blanc avec des vagues violettes...

— Mais non, Jeanne, je ne parlais pas de ça.

— Ah ! Mon déjeuner ? Laisse-moi te raconter : nous étions à la terrasse de... »

Que faire ? Rien. Je l'écoutais donc, remisant ma fierté, faisant semblant de m'intéresser aux péripéties de ses journées.

Si les hommes, entre eux, restent souvent silencieux, ce n'est pas parce qu'ils n'ont rien à se dire, mais parce qu'ils se reposent. Ils se

préparent à affronter leurs femmes dès leur retour à la maison.

Cela dit, rien n'est plus déroutant qu'une bavarde qui se tait. Quand, dans un film, l'héroïne s'arrête tout à coup de parler, c'est que quelque chose de grave va se passer. Avec Jeanne, le silence était de très mauvais augure. L'aveu d'un achat dispendieux, un soupçon d'adultère avec ma secrétaire, l'obligation de passer un week-end chez ses parents ou autre terrible nouvelle. Je la voyais avec terreur se concentrer, sachant qu'un raz de marée allait bientôt m'emporter.

Les femmes parlent, mais n'écoutent pas. On se demande toujours comment elles font entre elles. Or c'est très simple. Chacune raconte son histoire parallèlement aux autres et aucune n'entend le discours de ses amies. L'important n'est pas de recevoir, mais d'émettre.

Le soir, Jeanne me racontait sa journée.

« J'ai vu Monique. Je lui ai dit que, et que, et que...

— Et elle ? Que t'a-t-elle raconté ?

— Elle ? Rien. Rien d'intéressant. »

Elle pouvait me répéter mot à mot ce qu'elle avait dit, jamais les paroles de l'autre.

Pour manger en paix pendant les bons dîners, je pose toujours une question en début de repas à chacune de mes voisines. Je peux ensuite déguster les plats qui me sont servis, bercé par les voix mélodieuses de mes compagnes de table. Elles savent parler la bouche

pleine : c'est impossible pour un homme, recommandé chez les femmes.

Il n'est jamais nécessaire de participer. Il suffit de temps en temps d'un « vous croyez ? » ou d'un « comme vous avez raison ». Je suis persuadé que ma réputation d'homme courtois et intelligent ne tient qu'au fait que je n'interromps jamais leurs monologues. Elles m'aiment pour mon écoute. D'ailleurs, un homme qui parle les déroute.

Jeanne était avocate et gagnait de nombreux procès. Un juge de nos amis disait à son propos : « La plus grande erreur qu'un juge est obligé de commettre est d'annoncer que la parole est à la défense quand l'avocat de la défense est une femme. »

Jeanne bombait le torse, faisait virevolter les plis de sa robe et s'élançait. Sur les bancs adverses, on voyait bien des bouches s'ouvrir, mais aucun son n'avait le temps d'en sortir. Jeanne enchaînait. Enchaîner est le maître mot des conversations de femmes.

Quand Jeanne me téléphonait au bureau, je devenais fou. Aucune occupation ne justifiait un refus de lui parler. Elle avait besoin de moi, de mon écoute disciplinée. Mon rendez-vous important attendait devant moi que j'en eusse terminé. Ne m'entendant pas répondre, il imaginait que c'était grave, s'excusait presque d'être là. Jeanne continuait, inlassable, incurable. Une amie lui avait dit que le médecin avait décalé un rendez-vous, sa voiture grinçait ; en réalité, le son de sa propre voix lui manquait.

Elle était insensible aux décalages horaires, me téléphonant à ses heures, oubliant les miennes, que je sois au Japon ou ailleurs. C'était toujours essentiel pour elle, donc ce devait l'être pour moi. Me réveillant un jour à 4 heures du matin à New York, elle s'excusa en m'expliquant qu'elle n'avait trouvé personne d'autre à qui parler.

Même dans les instants les plus solennels, elle ne pouvait rester sobre. Quand j'épousai Jeanne — incapable de résister à ce moulin à paroles, je finis par sauter le pas —, je me retrouvai à la mairie, ému et le cœur serré. Nous étions peu nombreux. Seuls quelques amis et nos parents nous avaient accompagnés dans ce voyage.

Je répondis oui, avec gravité. Elle dit oui. Puis, d'une voix rauque, ajouta devant le maire et nos témoins ébahis :

« Oui, parce que je l'aime. Parce qu'il saura créer une famille, me rendre heureuse... »

Pendant quelques minutes, elle enchaîna, précisant, justifiant son oui. Je jouais nerveusement avec nos alliances. Ce n'était pas un consentement, mais un véritable argumentaire de vente qu'elle développait. Heureusement, l'une des alliances me glissa des mains et le bruit de son rebond sur les carreaux fit sursauter Jeanne, qui se tut.

Ensuite, au cours du déjeuner rituel, elle nous expliqua que « oui » n'était pas une réponse et que seul un simple d'esprit ou un être insensible pouvait se contenter d'une telle brièveté.

Mais plus tard, quand nous fûmes seuls tous

les deux, sans amis, sans autres bruits pour nous distraire que le soir d'hiver qui cognait aux fenêtres, elle se mit à parler vraiment, avec ses mots à elle. A parler d'amour. Enfin.

Un jour, à votre « je t'aime » timide et gêné, une femme répondra par une cascade de phrases. Toutes plus belles les unes que les autres. Il y sera question de vous, d'elle. Elle vous fera rêver l'avenir. Elle vous prendra la main et volera votre regard.

Ses mots vous caresseront et vous n'aurez qu'un désir : qu'elle ne s'arrête plus jamais de parler.

Les carriéristes

« A nous deux, maintenant. »

Honoré de Balzac.

Il faut se méfier des femmes carriéristes car elles sont femme, homme et animal à la fois, une sorte de monstre qui ne répond à aucune loi. Elles sont logiques et incohérentes, tendres et implacables, volontaires et tempérées, pourvu que cela serve leur carrière.

Une femme qui réussit s'est endurcie parce que, au départ, elle a dû subir la légende noire et les lois fabriquées par les hommes — qui n'ont toujours pas pardonné d'avoir été virés du Paradis comme des malpropres, alors qu'ils n'avaient rien demandé. La pomme leur est restée en travers de la gorge.

La carriériste sait user de tous ses talents ; de son charme comme de son physique. Elle n'est pas forcément belle, mais toujours attirante. On a envie d'elle ou, du moins, de lui faire plaisir. Elle joue sans jamais se donner, laissant croire sans jamais promettre et encore moins offrir.

Elle prépare chacun de ses mouvements comme le plus fin des joueurs d'échecs, avan-

çant ses pions patiemment, avec une intelligence diabolique. Mais, quand elle commet une faute, elle redevient petite chose fragile. Les hommes lui pardonnent tout de suite, puisqu'elle est femme.

Je fus le marchepied de nombreuses carriéristes. J'en ai vu beaucoup qui passaient ensuite en ne me reconnaissant qu'avec peine, détestant retrouver un témoin de leurs premiers pas.

Pourtant j'ai aimé et continue d'aimer Juliette.

Je la rencontrai à la Sorbonne où nous étions étudiants. Il ne lui fallut que deux mois pour être la maîtresse du plus brillant et du plus riche élève de l'école, et à peine quelques semaines de plus pour devenir la préférée de nos professeurs.

Elle rêvait déjà de politique et nous expliquait que, bientôt, le monde aurait besoin d'elle. Nous n'étions que jeunes et, pour nous, la politique représentait un milieu trouble et sans intérêt. C'était le choix du dernier de la classe. Pour Juliette, c'était le pouvoir. Elle pensait à droite. Famille bourgeoise oblige ! Un matin, elle nous parla de la gauche, de sensibilité, de grandeur, d'amour, avec une foi bruyante. Nous n'avions pas encore de préférence et l'écoutions avec respect. Elle devint leader sans le vouloir. Nous avions besoin de croire dans autre chose que dans les vieux tabous rabâchés : toute notre classe vira donc à gauche. Elle avait un copain qui s'appelait François Mitterrand. Il était un petit peu plus vieux qu'elle, très intelligent.

Nous ne connaissions personne de très doué et Mitterrand fit l'affaire.

Il assista un soir à l'une de nos soirées politiques. Il nous séduit. En tout cas, elle nous expliqua qu'il nous avait séduits.

Je retrouvai Juliette quelques années plus tard ; elle s'était mariée puis avait divorcé, gardant un nom prestigieux et des moyens suffisants. Elle eut en outre la chance de voir son ex-mari disparaître dans une chasse en Afrique ; ainsi s'évanouit un témoin qui, avec le temps, aurait pu devenir gênant.

La carrière de Juliette avait commencé ; elle ne s'arrêterait plus.

Comme j'étais son seul réel ami, celui qui n'avait aucune raison de la jalouser, elle m'emmenait dans tous ses dîners importants. Une carriériste n'est pas mariée, mais ne vient jamais seule. Elle est disponible sans l'être. Tout dépend de la proposition et de celui qui propose.

Une fois par semaine, elle recevait chez elle et je jouais à l'ami maître de maison. J'étais le prince consort et qu'on rentre de temps en temps. J'avais appris par cœur les quelques phrases qui la mettraient en valeur devant un patron, un banquier ou un politique :

« Tu as été extraordinaire l'autre soir devant cet attaché d'ambassade russe... »

« Quand je pense qu'elle se voit offrir au moins une présidence par semaine... »

Le reste du temps, il me suffisait de la regarder béatement. Je rentrais le soir chez moi,

exténué par cette comédie. Mais, d'une certaine façon, je l'aimais ; elle me fascinait et j'acceptais de jouer mon rôle de bonne grâce.

Elle avait une tactique pour inviter les grands de ce monde. Elle annonçait à X que Y avait accepté et, dès qu'elle avait l'accord du premier, invitait le second. Elle faisait des cadeaux somptueux aux présentateurs de télévision pour qu'ils viennent dîner chez elle.

« Au pire, tu es là, disait-elle.

— Merci.

— Mais non, tu ne comprends pas. Pour les bluffer, il faut les plus connus ; sinon, un journaliste. Le pouvoir de la presse les affole. Ça n'a rien à voir avec le talent », ajoutait-elle en riant.

Juliette avait mis au point un fichier compliqué mais essentiel pour son métier de carriériste. Chaque personnage important était répertorié avec tous les renseignements qui le concernaient ; ses études, sa carrière, sa famille, ses hobbies, leurs rencontres, les sujets discutés, plus une croix quand il avait été son amant. Il y avait beaucoup de croix.

Ça lui permettait, des années plus tard, de rappeler à l'homme retrouvé ce qu'il lui avait dit, à l'époque, sur tel ou tel sujet.

« Je n'oublierai jamais », commençait-elle...

Elle venait de le relire.

Mon rôle était double. D'abord ne pas effrayer les hommes, qui rapidement se rendaient compte, à mon ignorance de leur monde, que je ne pouvais être un concurrent. Ensuite, rassurer les femmes sur l'intégrité de Juliette. Une

femme ne peut recevoir que si les autres femmes l'acceptent.

Je la décrivais certes intelligente, mais douce, franche, et d'une honnêteté sans faille. Quand les maris annonçaient qu'ils dînaient avec Juliette, ils étaient toujours absous.

J'étais ravi de ce rôle de Roméo à mi-temps. Juliette me fascinait et j'adorais partager sa réussite, ou plutôt y contribuer.

Mais elle m'effrayait aussi.

L'arriviste ne pense qu'à arriver. On est toujours en sursis avec elle et, dès qu'on a cessé de servir, on ne reçoit plus que des sourires polis. Si on insiste, les sourires deviennent glacés.

« Il ne faut jamais s'encombrer de gens inutiles, disait Juliette ; sinon, on n'a plus assez de temps ni de disponibilité pour les utiles. Il faut apprendre à jeter. »

Je l'avais vue manœuvrer. Elle avait poursuivi un ennemi jusque dans sa vie privée et l'avait écarté de sa route avec une brutalité inouïe. Il s'agissait d'un notaire qui, trop bien informé, avait tenté d'échanger ses secrets contre quelques avantages. Juliette avait sorti ses griffes. Une audience bien dirigée lui avait permis de mobiliser quelques lieutenants du fisc et le notaire avait finalement préféré succomber à une crise cardiaque plutôt qu'à la fin de sa réputation.

« Les gens blessés se relèvent et reviennent avec encore plus de haine, me disait-elle. Il faut les tuer, les écarter définitivement. »

Parfois, elle perdait et entrait dans des rages

terribles. Elle ne se vengeait pourtant jamais, estimant que la vengeance était un gaspillage de temps. Elle préférait repartir à l'attaque sur d'autres fronts.

Quand nous étions seuls, elle passait son temps à élaborer de nouvelles combinaisons, de nouveaux plans pour augmenter son pouvoir. Un soir où nous dormions ensemble, elle se tournait et se retournait dans le lit, n'arrivant pas à trouver le sommeil.

« Fais-moi l'amour, dit-elle. Je suis trop énervée. »

Docile, parce que sa puissance me la rendait désirable, je m'exécutai. Elle était très attirante et savait prendre et donner du plaisir comme peu de femmes, la plupart étant incapables des deux à la fois. J'étais ami et amant de cœur et je lui avais depuis toujours accordé tous les droits sur moi. Juliette me subjuguait. Ne pas la désirer quand elle avait envie de moi m'aurait désolé.

Je la pris dans mes bras. Elle se laissa aller et je sentis petit à petit son corps s'abandonner. J'attendais son plaisir quand tout à coup elle s'immobilisa.

« Arrête », dit-elle d'une voix impérieuse.

Je crus à un nouveau jeu, mais elle me repoussa et alluma la lampe de chevet. Elle marcha vers son bureau, s'assit et se mit à écrire furieusement. De temps à autre, elle me regardait et murmurait :

« C'est bien. Très bien. »

Enfin, elle se leva, revint dans le lit et éteignit la lumière.

Les pauvres

Les femmes pauvres détestant la pauvreté, il ne me restait d'autre choix que de travailler et réussir.

Un matin, en allant au journal, je croisai une fille jeune en tee-shirt et minijupe. Elle semblait déplacée dans ce flot de gens pressés. Elle était jolie et j'avais l'impression de l'avoir déjà vue.

Je l'abordai et lui offrit de partager un café.

« Foutez-moi la paix », dit-elle avant de repartir.

Finalement, je déteste les pauvres.

Les rousses

« Les odeurs sont des souvenirs. »

Charles BAUDELAIRE.

Jamais l'été.

On dit que la phrase « elle n'a dansé qu'un seul été » racontait l'histoire d'une rousse. Ils ont aéré pendant des mois la salle des fêtes ; ils ont repeint, changé de maire ; rien n'y a fait. On se serait cru en fin de représentation à Médrano quand les dompteurs finissent leur numéro et font rentrer les fauves.

Ces créatures de rêve sont toujours accompagnées par un parfum entêtant qui les précède et les suit, qui nous fait les fuir ou les aimer selon le goût que l'on a des femmes et de leur présence.

Elles sont souvent très belles avec leurs cheveux flamboyants ; leur peau douce et laiteuse parsemée de taches de rousseur, qui font croire qu'elles ont bronzé derrière une passoire ; cette superbe que seuls les grands carnassiers arborent, ce dédain hautain qui leur va si bien. Elles sont grandioses et écrasantes ; elles passent la tête haute sans même un regard pour nous, les

petits blancs sans goût et sans saveur. Qui a été follement épris d'une rousse ne peut aimer une autre femme sans la trouver insipide. On ne la sent même pas venir.

La rousse est une créature de neige qu'il faut aimer à la montagne ou à la rigueur en ville, en hiver. Fuyez dès que le temps se réchauffe. « La dépression venant du nord permettra aux vents chauds de pénétrer sur la France, ce qui se traduira par une montée de la température... » Tirez-vous ! Prétextez un voyage d'affaires, une tante malade. Partez ! Votre couple est en danger.

Et si, comme moi, vous avez aimé une rousse adepte du métro et des chemises en acrylique, que vous l'avez approchée en août à Paris, c'est qu'il vous manque ce sens qui s'appelle l'odorat. Ou alors que vous étiez très enrhumé.

Avez-vous remarqué que dans les voitures où voyagent des rousses, les fenêtres sont toujours ouvertes même par grand froid ? Ce sont les seules qui ne subissent pas de fouille à la douane. Une rousse peut même vous gâcher un bon repas. Je me souviens de cette brasserie très parisienne dont le propriétaire avait posé sur ses murs des panneaux affichant : « Pour le bien-être de vos voisins, évitez de fumer la pipe et le cigare et d'amener des rousses. »

Enfin, la rousse est la seule femme au monde à qui on ne peut pas demander : « Comment te sens-tu ? »

Qui n'a pas eu une secrétaire rousse n'a pas connu l'enfer. La mienne venait en outre de la

campagne et croyait que l'être humain doit rester naturel. Elle ne se rasait pas, se levait tôt le matin, se ruait vers son train de banlieue, gesticulait toute la journée... C'était insupportable. Elle avançait vers moi, je reculais. Elle levait un bras pour saisir un dossier sur une étagère, je défaillais.

Personne ne venait plus dans mon bureau. Je passais mes hivers entre rhumes et bronchites. J'avais beau garder mon manteau pour travailler, l'air glacé qui passait par mes fenêtres grandes ouvertes me transperçait. Pour Noël, je lui offris des chocolats et des déodorants. Mais rien n'y fit.

Pourtant, elle était adorable, ne sachant que faire pour me rendre service.

Un jour de plein été où, faisant preuve du plus grand des courages, je lui demandais pourquoi elle ne se rasait pas sous les bras, elle me répondit en rougissant :

« C'est à cause de mon fiancé. Il dit que ça le rend plus amoureux. »

Je la regardai, effondré, me demandant quel type de malade elle avait bien pu rencontrer. Un jour, je le vis et je compris. Il était encore plus roux qu'elle.

Certaines, malignes, se font teindre les cheveux. Elles se couvrent de parfum, de déodorant. Si vous en ramenez une à la maison, vous la démasquerez vite. Comme elles ont un tempérament de feu — nous en reparlerons — le naturel reviendra au galop.

On reconnaît l'amant d'une rousse au fait,

bien sûr, que plus une seule odeur ne le dérange, mais surtout à ses yeux cernés et à sa mine de papier mâché.

J'ai aimé une rousse. Une rousse de bonne famille qui savait minimiser ses abords entêtants. Elle s'appelait Julie. Un prénom prédestiné. Elle était grande, belle et capricieuse. Beaucoup de rousses le sont. C'est leur côté bestial. Moi qui aime les femmes paisibles et douces, je n'arrêtais pas de courir pour la suivre, chez un tailleur, dans une parfumerie (heureusement), à des soirées, des mondanités.

Elle était infatiguable et, si je renâclais, elle entrait dans des rages terribles. Ses lèvres se retroussaient comme celles d'une tigresse prête à mordre.

Elle s'habillait bien. Le noir, le vert, le blanc lui allaient divinement et faisaient vivre ses cheveux. Julie était aussi, et surtout, un ouragan de passion, comme la plupart des rousses. Elle portait petite culotte et soutien-gorge à ravir. Sa poitrine était pleine de rêves et d'amour. Elle m'aimait, me possédait. Je lui appartenais. Mon répondeur était bourré de messages du type : « Il est 10 heures. Tu n'es pas encore là. Pourquoi ? » Ou bien : « Si tu es encore avec cette pute, je t'arrache les c... » Elle l'aurait fait. Le corps humain sent bien ces choses. Quand elle était sous l'emprise de la colère, certaines parties de mon anatomie, par réaction, se rétractaient.

Elle adorait me surprendre chez moi. Après avoir inspecté tous les placards, elle se jetait sur

moi, m'arrachait mes vêtements. Nous courions dans la chambre et, alors, elle se déchaînait.

Alertés par ses cris de plaisir, mes voisins convoquaient police secours, persuadés que j'égorgeais quelque grand-mère pour accélérer un héritage. Et comme je ne suis pas l'amant du siècle, l'ardeur de Julie me tétanisait, m'affolait. Je rêvais d'amours tranquilles, de douceur et de tendresse, pendant que ses feulements traversaient les murs et les immeubles. Julie m'aimait toutes griffes dehors. J'étais le dompteur dompté. Ma peau était lacérée. Ma vanité de mâle aurait dû s'en réjouir, mais j'étais trop épuisé, trop inquiet à l'idée que tout allait recommencer à peine le dîner terminé. Jouir devenait un calvaire, puisque ce n'était pas une fin, mais un simple entracte.

Dans les restaurants, les hommes m'enviaient. Parce qu'elle était belle, voyante et parce qu'elle n'était pas avec eux. On la remarquait. Donc, moi aussi. Sa démarche rendait fou. Un déhanchement d'animal. S'ils avaient su combien je rêvais d'être assis à côté de leurs petites blondes ou de leurs brunes tranquilles, de parler cinéma, de faire le tour des copains et de la vie ! Julie n'avait qu'un sujet d'intérêt : l'amour. Le faire, le refaire. Et quand, harassé, je me tournais sur le côté, elle me regardait avec des larmes dans les yeux et me demandait :

« Tu n'as plus envie de moi ? Tu ne m'aimes plus ? »

Julie était trop folle, trop belle. Et, finalement, son odeur m'excitait. Quand, après

l'amour, nous nous reposions, le souffle court, le corps vidé, quand enfin nous parlions d'autre chose que de nos sexes, je goûtais le parfum merveilleux qui imprégnait nos draps et notre peau. Nous vécûmes une folie de senteurs. Ce fut extraordinaire, bouleversant, exténuant.

Un grand brun, heureusement, me l'enleva et je fus sauvé de l'épuisement ou, plus grave, de l'homosexualité. J'étais prêt à tout pour survivre. Mais, étant donné ma chance, je serais sans doute tombé sur un roux.

Il existe heureusement très peu de vraies rousses. Beaucoup sont auburn, ou tout simplement un peu rousses. On peut les sortir en été, profiter de leur générosité, de leur démesure, sans souffrir de leur encombrante présence. On peut les aimer gentiment. Elles ont cette passion, cette force de caractère, ce côté entier des vraies rousses... tout en restant respirables.

Cela dit, ne prenez pas trop de risques.

Lavez-les souvent !

Les laides

« Etre belle et aimée, ce n'est être que femme. Etre laide et savoir se faire aimer, c'est être princesse. »

Jules Barbey d'Aurevilly.

Imaginez un petit tas de sable bien rond, avec des joues rouges et gonflées, un nez enfoui sous les taches de rousseur. Ses cheveux étaient blonds. Un blond vénitien dans lequel le peintre avait oublié d'ajouter le vernis. Et des yeux qui n'étaient pas même bleus. Une petite blonde, potelée, aux yeux marron triste.

Je regardais l'ami qui nous avait présentés avec reproche. Nous étions dans un restaurant à la mode, parsemé de jolies filles habillées très court, très transparent — c'était l'été.

Adélaïde, parce qu'elle s'appelait Adélaïde, contemplait cette salle avec béatitude, croyant reconnaître ici et là un acteur, une comédienne, un journaliste, alors que je fuyais les visages connus. Jacques accompagnait sa fiancée : une très jolie brune appétissante dont la beauté rendait Adélaïde encore plus laide.

Nous nous étions assis en couple. J'avais bien essayé d'inverser les places pour me retrouver en face de la fiancée de Jacques, mais il avait

habilement déjoué la manœuvre. J'étais face à ma promise, condamné et furieux.

Elle se mit à parler. Les laides parlent toujours beaucoup. C'est un phénomène de compensation. La littérature française défila. Jacques bâillait. Puis le cinéma. Nous eûmes droit à dix ans de palmarès du Festival de Cannes. Je devais admettre qu'elle était très bien documentée.

Un garçon prit enfin la commande. Les restaurants à la mode brillent rarement par la rapidité de leur service, considérant que dîner chez eux est un honneur qu'il faut mériter. Nonchalant et hautain, le garçon nous écouta. En réalité, l'écouta, car il s'agissait là d'un autre phénomène de compensation fréquent chez les laides. Commander beaucoup et cher. Du style : « On m'invite rarement, alors j'en profite. » J'assistai pour la première fois de ma vie à une prise de commande recto/verso. D'ailleurs, sur l'addition, heureusement payée par Jacques, je suis sûr qu'ils avaient rajouté le prix du bloc et des carbones.

Le dîner se passa mieux que prévu. Adélaïde savait aussi écouter et ne manquait pas d'humour, relançant gentiment la conversation. A la fin du repas, je la trouvais plutôt sympa. Laide, mais sympa. Elle raconta avec intelligence quelques anecdotes, se moqua d'elle-même et nous fit rire. Je lui trouvais presque du charme.

Malheureusement, l'addition était payée et il fallait nous lever. Jacques me regardait, goguenard. Persuadé que tout le restaurant me recon-

naissait, que les tables riaient, je marchai bravement vers la sortie, accompagné à petites enjambées par mon gentil tas de sable.

Elle me prit la main. Je faillis prendre la fuite. Il m'incombait bien entendu de la ramener. Très mufle, je me gardai de proposer une boîte ; la peur d'être reconnu, alors que je ne connais personne dans les milieux noctambules. Mais, avec une laide, on devient vite parano.

« Où habitez-vous ?

— Je vais vous guider. »

Je démarrai — avenue Foch — le périphérique — un 30 juillet, même à 11 heures du soir, on est en grande compagnie. L'autoroute de l'Ouest — Louveciennes. Une heure après, nous y étions et le dernier verre m'attendait.

Aucun homme ne peut refuser un dernier verre. On nous a trop souvent fait le coup pour que nous osions le faire nous-mêmes. Question d'éducation ou de civisme. Quoi qu'il en soit, c'est impossible. Je voulais laisser le moteur en marche, dans le style « je ne reste qu'une minute » mais, avec autorité, elle tourna la clef de contact.

Sa maison, ou plutôt celle de ses parents, était rassurante. De gros murs, des meubles campagnards solides, du bois partout. Il y régnait une sorte de quiétude, de sérénité. Comme si les bruits et les angoisses de la ville s'arrêtaient devant le lourd portail.

« J'aime votre maison. »

Elle prit un grand classeur et l'ouvrit devant moi.

« Regardez. Les photos de la maison. Avant, après. En attendant, je vais vous chercher à boire. »

Je feuilletai l'album et entrai dans l'histoire de la ruine devenue capital avec, en premier ou en arrière-plan des photos, Adélaïde. Partout elle souriait. Enfant, adulte, collégienne, avec des couettes qui lui allaient d'ailleurs bien, avec un chignon pour une photo de mariage, avec des lunettes (il ne manquait plus que ça !), avec des parents. Des parents qui lui ressemblaient. Laids et sympas. Et toujours cette maison qui n'en finissait pas de grandir et d'embellir.

Dans ma tête, une idée sournoise se glissait. L'idée qu'on rejette et qui revient tout doucement, qui tourne, qui ironise : « elle attend sûrement quelque chose ».

Adélaïde revint, les bras chargés de verres, de glace et de bouteilles.

« Vous avez aimé l'histoire de ma vie ?

— Votre maison ? »

Elle acquiesça. Elle me servit un verre, puis s'assit près de moi sur le canapé. Elle sentait bon. Un parfum de fraîcheur. Elle me souriait.

« Je sais que je ne vous plais pas.

— Pourquoi ça ? C'est idiot. Et puis, entre un homme et une femme, il y a beaucoup d'autres choses.

— C'est bien ce que je disais, poursuivit-elle en riant. Vous n'avez pas du tout envie de moi, n'est-ce pas ? »

Que répondre ? Je savais qu'aucun désir n'allait se manifester. Je m'en voulais, enviant les

hommes qui peuvent toujours, avec n'importe qui et à tout instant. Entrer dans ce jeu serait redoutable, humiliant.

Je buvais. De plus en plus. Mais l'idée sournoise continuait à se promener dans ma tête. « Laisse tomber. »

Et puis Adélaïde se mit à me parler. Sa voix était devenue plus douce, ses phrases pleines de tendresse et d'intelligence. Elle livrait ses secrets, qui étaient aussi un peu les miens. Ses rires, ses délires, sa vision des autres. Je me reconnaissais dans ses mots, dans ses folies. Elle était moi et j'étais elle.

Habilement, elle aborda des sujets plus tabous, d'une façon d'abord espiègle et charmante, puis un peu plus osée.

« J'adore prendre mon temps et rien n'est pire que l'amour à la va-vite, dit-elle.

— Je suis assez d'accord.

— Les hommes sont trop pressés. Ils gâchent une grande partie de leur propre plaisir à vouloir se donner trop tôt. J'adore m'occuper d'un homme, de son corps, le caresser lentement et longuement. C'est si beau, un corps d'homme.

— Ils sont tous faits pareil », dis-je, sachant déjà qu'un piège se refermait.

Elle sourit.

« Est-ce que toutes les femmes sont semblables ?

— Cela dépend. Non, finis-je par admettre.

— Chaque homme est différent : la taille, la forme. Son plaisir aussi s'exprime de façon

différente. Aucun corps ne réagit exactement pareil. Le tout est de l'apprendre, de le connaître, puis de lui donner les caresses qu'il aime. Je peux passer des heures à rendre heureux le corps d'un homme que j'aime, des heures à le regarder. »

L'exhibitionniste qui sommeillait en moi comme en tout homme l'écoutait béatement. Elle continua de parler, se montrant de plus en plus précise dans ses propos, racontant ses propres fantasmes. Sa voix était devenue rauque et troublante. Son visage s'estompait, son corps s'affinait et ses yeux devenaient presque bleus.

Elle avait posé sa main sur la mienne. Une main douce, maternelle. J'étais à la fois effrayé et attiré. Je la savais laide et la voyais belle. Je voulus parler mais elle posa un doigt sur mes lèvres.

« Tais-toi. »

Elle continuait à nous raconter. Sa main restait immobile avec parfois, pour ponctuer un mot, une idée, une légère crispation que je ressentais de tous mes sens. J'étais tendu et perdu. Elle se rapprocha. Je respirai son odeur épicée faite de parfum et de désir. C'était léger et attirant. J'avais envie d'elle et elle le savait.

« Laisse-moi faire », murmura-t-elle.

Ce ne fut pas agréable. Ce fut extraordinaire. Je n'avais jamais connu autant de douceur et de sensualité à la fois. Elle joua de nos corps avec un talent et avec une créativité qu'aucun musicien n'aurait pu imaginer.

J'étais tour à tour objet, amant, brute, fou, tendre... J'explorais des limites que je dépassais sans cesse. Je me sentais pleinement moi, amoureux et ivre de ma vie. Plus tard, follement épuisé, je m'endormis, tandis que sa main caressait mon corps comme on berce un enfant.

Sur le plateau du petit déjeuner, elle avait posé des fleurs et quelques feuilles. Je la regardai. Elle avait un sourire tendre.

« Tu vois qu'on peut tout oublier. »

Je souris. Elle s'était remaquillée, remodelée. Elle était laide et pourtant devenue si belle.

Adélaïde est restée une amie. Nous déjeunons de temps en temps et nous rebâtissons le monde. Elle est devenue un peu plus lourde et un peu plus passionnante. A l'époque où nous nous sommes connus, j'avais vingt-cinq ans. Je choisissais mes conquêtes en fonction de l'image qu'elles donnaient de moi. Elles étaient belles, très belles ; pourtant mes nuits étaient remplies de monotonie et d'ennui. Les jolies femmes ne sont préoccupées que par elles-mêmes — leur corps, leur apparence, le désir qu'elles allument dans le regard des hommes. Elles doivent sans cesse se soucier de paraître, surveiller leur façon de s'habiller, retoucher leur maquillage. Et nous devons supporter de les voir des heures durant se préparer, s'aimer, se contempler. Il ne leur reste plus de temps pour nous. Elles ne nous font pas l'amour ; elles consentent à ce que notre corps profite un peu d'elles. Les aider est une suprême récompense. Un os jeté au chien affamé.

Combien s'allongent et attendent, avec condescendance et ennui, que ce soit fait, fini — qu'enfin l'on dorme !

Adélaïde m'a donné la clef. Il faut, bien sûr, sortir de temps en temps avec de très jolies femmes, ne serait-ce que pour satisfaire son ego, mais il faut savoir aussi se retrouver avec de moins jolies, parce qu'elles feront des prouesses pour nous séduire et nous aimer.

C'est si bon de recevoir, d'être comblé au-delà de tout. D'exister totalement.

Vivent les tas de sable.

Ma femme avant parution

« Nos femmes ne se doutent pas combien le chagrin que nous leur faisons peut nous les faire aimer davantage. »

Robert de FLERS.

Elle (je ne lui donnerai pas de prénom !) est plongée dans mon manuscrit. Elle le lit depuis plusieurs heures pendant que je fais semblant de regarder le match de foot, France-Italie. Platini, qui joua longtemps en Italie et qui est français malgré son nom italien, entraîne l'équipe de France pour tenter de battre l'Italie. (Relisez lentement.)

De temps en temps, elle sourit ; de plus en plus rarement. Parfois, elle lève la tête avec dans les yeux une expression furieuse ou triste. J'attends.

Elle est présente dans chaque chapitre. Ses meilleures amies aussi et je comprends que cela l'énerve. Mais il est fatal de tromper sa femme avec ses amies. Ce sont celles qu'on rencontre le plus facilement et celles qui ont le plus de plaisir à vous séduire. En outre, les sujets de conversation ne manquent pas après l'amour. Evoquer les conjoints respectifs, qu'on connaît bien, est distrayant.

Cela commence toujours par le dithyrambe :

« C'est en tout cas un père extraordinaire. Il rentre tous les soirs tôt pour boire un apéritif avec les enfants et dialoguer avec eux. »

« Elle a toujours été là dans les moments difficiles, faisant preuve d'une abnégation... »

Ensuite, on égratigne gentiment.

« Elle n'a pas su progresser avec moi. Elle était formidable quand on s'est connu, mais bon. Elle a du mal à suivre notre ascension sociale. »

« Au début, il prétendait conquérir le monde. Il n'a pas vraiment réussi. Aujourd'hui, il est sous-directeur. C'est moyen. Toi, tu es journaliste. Tu écris ce que tu veux. Tu crées ; lui, il gère. Cela dit, il est très, très gentil. »

Un peu plus tard...

« On ne fait plus l'amour depuis longtemps. Je crois que ça ne l'intéresse pas. Elle ne pense qu'aux enfants ou à la maison. »

« Lui, il voudrait bien, mais moi, je n'en ai plus envie. Il essaye de temps en temps mais je fais celle qui a mal à la tête. Tu comprends, c'est le père de mes enfants.

— Je comprends. »

Plus tard encore, allongés sur les draps froissés, avec des bouteilles de Coca vides par terre, des oreillers jetés aux quatre coins de la chambre...

« J'ai de nouveau envie de toi. C'est fou ce qu'on s'entend bien physiquement. »

Elle ferme le livre et soupire.

Platini hurle depuis son banc de touche parce

que les Français ont raté un but et je m'attends au pire, persuadé que l'électricité ambiante et la sincérité de certains chapitres vont se conjuguer pour causer ma perte.

Elle joue avec la couverture du manuscrit, la pliant nerveusement.

« Tu les as toutes connues ?

— Approchées.

— Je vais avoir l'air de quoi ? »

Je la regarde, médusé.

« Tu veux dire que ton problème est qu'on dise que tu vis avec un obsédé ? »

Elle hausse les épaules.

« Mais non, ça je m'en fous. Je pense à mes copines. Tu en dis tellement de mal qu'elles vont m'en vouloir à mort.

— Elles ne se reconnaîtront pas.

— Je les ai toutes reconnues. »

Je lui déclare qu'elle a trop d'amies. Elle reprend le livre et le feuillette.

« Ce sont de belles salopes, dit-elle pensivement. Et toi, tu t'es laissé faire, comme un imbécile.

— Je ne les ai que... côtoyées.

— Et en plus, tu mens. »

Je hausse les épaules, effaré par ma lâcheté.

« C'est un livre, pas une vie, dis-je solennellement, assez content de ma réplique.

— Je te hais », crie-t-elle en se levant et en jetant le manuscrit à mes pieds.

J'entends toutes mes femmes faire ouf à l'instant où le manuscrit tombe ; éclater de rire quand elle quitte la pièce. Que les femmes sont

dures ! Je leur enjoins de se taire. Elles sont soudain toutes sorties des pages et me narguent. Je ferme les yeux et les sens tourner autour de moi, me sourire, m'attirer dans leur ronde amoureuse. Il ne manque que les deux petits anges de circonstance pour compter les points. Josiane se déshabille. Eve me fait un sermon. Claude m'impose des haltères et Gisèle m'explique que, tout compte fait, elle a décidé de me tuer.

J'ai bu beaucoup de champagne avec Platini. Les victoires grisent ; les défaites noircissent horriblement. Nous fêtons une débâcle. Les vrais ivrognes voient des animaux sortir des murs. Moi, je passe la soirée la plus remplie de ma vie avec toutes mes sorcières déchaînées.

Le lendemain, elle m'annonce qu'elle me quitte. Pas au nom de ma vie dissolue, mais pour sauver son image.

« C'est un roman, plaidé-je.

— Alors fais un chapitre sur moi. Ecris que je suis la femme de ta vie, que je suis la seule que tu aimes, que tu passes tes journées et tes nuits à me désirer. Parle de mes fesses qui te rendent fou. Je veux être la seule, tu comprends ça ?

— C'est impossible. En plus, c'est idiot. Ce n'est qu'un livre.

— Je veux être la seule, répète-t-elle.

— Mais je vis avec toi.

— Peut-être, mais je ne veux pas m'endormir en pensant à toutes ces saletés. »

Pour moi, c'est incompréhensible. Elle est intelligente, pleine de charme et jolie. C'est la

femme la plus sensuelle que j'aie jamais connue. Je ne sais comment elle fait, mais elle a toujours l'air déshabillé. Non pas qu'elle soit vêtue trop court ou trop sexy mais chaque partie de son corps ressemble à une invite. Les hommes l'entendent sans l'écouter ; ils la regardent et, dans leurs yeux, je lis à chaque fois une grande histoire sensuelle.

Elle a la peau très mate, des yeux et des cheveux très noirs et des lèvres vivantes. Elle n'aime ni la culture physique ni le pouvoir. Ses parents ne sont ni riches, ni blasés, ni pressés qu'on se marie.

Elle gagne sa vie. Je rêvais qu'elle la gagne pour deux et que, journaliste, je puisse devenir écrivain. Je me voyais, marchant le matin à travers bois, échafaudant mentalement des chapitres et les tapant ensuite avec fureur sur ma machine. J'aurais pu fumer la pipe, m'habiller en velours côtelé, boire trop de whiskies, me fabriquer enfin un personnage qui m'aille et jeter ma démission à la tête de mon vieux copain rédacteur en chef. Je l'aurais fait avec sollicitude, avec gentillesse, lui laissant entendre que, malgré mes succès, je continuerais à lui donner mon amitié.

Quel dommage qu'elle soit si femme ; avare et maintenant butée. De mon ton le plus hypocrite, je lui propose de brûler le manuscrit. Elle accepte. J'ai un haut-le-cœur. Toutes ces femmes aimées pour rien ! Puis une idée me vient.

« Veux-tu que je prenne un pseudo ?

— Si le livre marche, tu ne le supporteras pas.

— C'est vrai, mais tant pis. Nous serons les seuls à savoir.

— Et toutes ces salopes.

— Je ne le leur dirai pas.

— Tu ne pourras pas t'empêcher de leur envoyer un exemplaire dédicacé. Pour toi, chaque femme, c'est comme une Légion d'honneur.

— Mais qu'est-ce que ça peut te foutre ? Je suis avec toi. Plus avec elles.

— Je déteste qu'on ricane derrière mon dos.

— On ricanera de toute manière.

— Pas si je t'ai quitté. Etre l'une d'entre elles est drôle et sans importance. Je ne veux pas être l'actuelle quand le livre sortira.

— Alors je brûle tout.

— Oui », répète-t-elle, enfermée dans son égoïsme féminin.

La tolérance des femmes s'arrête à leur orgueil. On dirait des hommes.

Nous sommes en hiver et un grand feu brûle dans la cheminée. Les flammes crépitent et menacent le conduit de cheminée, qui n'a pas été ramoné depuis des années. Je prends le manuscrit et, d'un geste théâtral, le jette dans l'âtre. Elle sursaute mais je pose mon bras sur le sien.

« Laisse. »

Les pages se consument d'abord lentement puis le papier s'embrase et des éclairs bleus inondent la pièce. Nous sommes hypnotisés. Elle regarde tour à tour le feu, le livre qui se

calcine, moi. Elle ne sait plus si elle doit m'aimer ou se haïr. Nous vivons un moment grandiose ; nous sommes au bord du grand amour.

Je l'emmène dans la chambre. Notre envie n'en peut plus. Tard dans la nuit, harassés, nous nous allongeons l'un contre l'autre. Elle prend ma main et la serre doucement.

« Tu es une véritable ordure, dit-elle les yeux fermés.

— Oui.

— On va donc se quitter.

— Ce n'est pas obligatoire. Essaye de comprendre... »

Je la vois sourire, dans la pénombre.

« Quand apportes-tu la copie à ton éditeur ? demanda-t-elle.

— Demain. Tu le savais depuis le début, n'est-ce pas ?

— Prends quand même un pseudo et envoie-moi un exemplaire dédicacé. Et puis quittons-nous gentiment. Tu as encore tant de chapitres à écrire. »